

PARADIS CONJUGAL

DU MÊME AUTEUR

Le Ventre de la fée, Actes Sud, 1993.

L'Élégance des veuves, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280, 1997.

Grâce et dénuement, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 439, 2000.

La Conversation amoureuse, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567, 2003.

Dans la guerre, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714, 2005.

Les Autres, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857, 2008.

Paradis conjugal, Albin Michel, 2008.

© Editions Albin Michel, 2008

ISBN 978-2-7427-8836-1

ALICE FERNEY

PARADIS
CONJUGAL

roman

BABEL

à Manuel Maidenberg

*Personne, pas même un sage, ne pourrait
dire pourquoi un homme et une femme s'unis-
sent et pourquoi ils se séparent.*

SÁNDOR MÁRAI,
Métamorphoses d'un mariage

1 – Casting

Twentieth Century Fox présente : Jeanne Crain, Linda Darnell, Ann Sothorn, dans *Chaînes conjugales*. Au générique, les femmes avaient l'honneur. Noir sur blanc, étaient annoncées et glorifiées, celles qui, à l'écran, se pavaneraient dans l'écrin de leur beauté. Comment nier que ces actrices hollywoodiennes étaient rudement piquantes ? pense Elsa Platte. Oui, au cœur d'un monde où la fourrure du dehors était primordiale et suffisante, elles étaient splendides. Chacune à sa manière offrait le spectacle d'un admirable visage. Bien sûr l'une semblait virginale et l'autre vénéneuse, celle-ci était grave, cette autre fantaisiste, timide, candide ou provocante, désuète ou moderne. Mais toutes avaient quelque chose de fatidique, comme si, de bonne ou de mauvaise foi, c'est-à-dire sincèrement éprises ou crûment conquérantes, elles ne pouvaient que capturer leur proie, dès les premiers regards loger la convoitise dans l'homme qui les rencontrait, et planter le désir comme un petit poignard de sorte que personne ne résistât à leur force d'attraction.

Installée devant le poste de télévision, émancipée (ses deux plus jeunes enfants sont couchés), dans le ravissement et la délivrance du soir, la danseuse Elsa Platte laisse aller sa pensée autour des images devenues familières : stylée, un brin stupéfiante, le regard intelligent et précis, l'actrice Linda Darnell en aurait imposé à n'importe quelle femme. Elle avait le physique d'Ava Gardner sans en avoir l'esprit : plus chaleureux et moins sophistiqué, avec un supplément de fragilité dans un œil noir qui était moins ardent que facétieux. Sa beauté n'engendrait aucune forfanterie, altière sans être méprisante, altière et timide, en un mélange si inattendu que la timidité semblait feinte. Il ne s'y mêlait pas de dédain pour le soupirant qui s'agenouille. Cette beauté n'était pas aussi sûre d'elle-même et de sa puissance fatale. On aurait pu dire que la femme – ou le personnage qu'elle incarnait – sans ignorer son pouvoir, doutait judicieusement du bonheur vers quoi menait sa magie superficielle. Il y avait là une des formes de la pureté qui est l'espérance, une aspiration à la durée des sentiments (laquelle est un gage autant qu'un effet de leur authenticité), une sorte d'élan naïf vers l'amour, qui étaient bel et bien présents dans le rôle que jouait miss Darnell pour ce film : Madame Lora Mae Hollingsway (c'était le nom du personnage) était merveilleuse parce que romantique et tendre malgré ses artifices. Et elle était follement aimée de son mari sans l'avoir deviné, à cause des manigances dont elle avait usé pour devenir son épouse. Et à cause de sa beauté de jeune vamp (pas une de

ces grâces discrètes), qui parasitait la conversation (le regard quittant sans cesse le regard, pour se porter sur les lèvres, ou l'échancrure du décolleté, ou même les jambes), bien lissée pourtant (elle avait la politesse du cœur autant que l'éducation), mais démesurée encore (c'était Hollywood), dont l'héroïne forcément voyait les effets immédiats et simplistes (envie irrépressible d'embrasser la désirable créature, de la dévêtir et de la découvrir, de la toucher à loisir et de l'allonger finalement dans sa reddition complète, de la sentir s'ouvrir et frémir et accepter sur elle le corps pesant et le désir et l'envolée). Et que c'était bref par rapport à l'architecture élaborée d'une vie ! Comme était mince ce que les hommes attendaient d'elle. *Voulez-vous coucher avec moi ? Je vous trouve merveilleuse. Jamais Je vous aime, mais J'ai envie de vous faire l'amour.* Une maigre proposition... Et que c'était prosaïque en comparaison d'un sentiment. Rien ! pense Elsa Platte dans un esprit de provocation. Rien ! Elle pourrait le répéter juste pour agacer un homme et le remettre à sa place. Rien ! Que croyaient-ils faire ? Une chiquenaude sur le corps d'une femme, un embrassement éphémère qui ne suffisait en aucune manière à la belle créature. En tant qu'épouse et amante, et ancienne jeune fille impassible, Elsa Platte pense que c'est peut-être le plus vif débat entre les membres de chaque sexe : quelle est l'importance du lien charnel inauguré par l'attrance ? Quelle place est celle du sexe dans la solidité (et la durabilité) d'une relation amoureuse ? En tout cas, cette joute souligne

l'évidence de l'écart entre les *elles* et les *ils*. Au dire des hommes, le sexe serait crucial, cause de rupture du couple, appel à la tromperie (qui alors, par un singulier renversement, peut devenir une relation sexuelle sans importance). Il serait nécessaire mais pas suffisant, et moins important que la tendresse des liens, éprouveraient les femmes. Et, diraient-elles encore, cultivant la subtilité autant que l'humour, les jours ou les nuits sans sexe ne sont pas pour autant jours et nuits sans amour.

Ainsi Lora Mae Hollingsway voulait-elle bien davantage que le désir d'un homme éveillé par la couleur blanche de sa peau, ou la proéminence arrondie de son buste. Elle voulait une maison. Elle voulait être une maison pour un homme. Que désirait-elle donc qu'il ne lui donnât pas ? pensait celui qui la courtisait. Il l'invitait à dîner au restaurant, il l'emmenait au bord du lac le soir, il lui offrait une soirée chez lui, mais elle restait farouche et intouchable. Que demandait-elle encore avant de se livrer à son désir ? Elle savait très bien le dire : je veux ma photo sur mon piano, dans mon salon, dans ma maison. Cette parole tomberait un soir, en pleine galanterie, au cœur de son refus de devenir une maîtresse, non pas comme un aveu, mais comme une affirmation claire, pas une menace mais une requête incontournable. Quel jeu c'était ! Il désirait coucher avec elle. Elle voulait être épousée. Sans doute lui semblait-il plus enviable (voire plus difficile) d'être épousée que d'être aimée (était-ce une vision venue de sa condition

modeste ?). De sorte qu'au spectateur elle paraissait ironique ou calculatrice en étant seulement clairvoyante, ferme, et amusée par son soupirant. Elle figurait une déesse aussi entêtée que malicieuse, qui tenait un homme au bout d'une baguette magique (son corps, son tempérament, sa beauté, qui savait ?). Oui, elle tirait de lui à peu près tout ce qu'elle voulait, mais elle ne prendrait que le mariage. Elle avait la force obstinée de ceux qui ne possèdent qu'eux-mêmes et savent ce qu'ils veulent.

Devant l'écran lumineux, dans ce songe des autres et du monde qu'était le film, Elsa Platte en est toute confondue : baba. D'une Lora Mae, il n'y a même pas lieu d'être jalouse : elles ne boxaient pas dans la même catégorie. Cette héroïne façonnerait sa vie comme une figurine de glaise. Et la spectatrice se le dit, par ce principe d'identification et de mimétisme qui nous lie aux œuvres de fiction, tout simplement parce qu'elle est une femme, elle aussi désireuse d'inspirer l'amour, elle aussi séduisante, et de surcroît aussi brune et silhouettée que cette comédienne qui fut la contemporaine de Marilyn. Elsa Platte contemple ce spectacle de la féminité resplendissante, l'élégance, la taille étranglée par une ceinture et l'évasement sensuel des hanches, les sourires, les dents immaculées, le moindre battement de paupières calculé, la retenue feinte et les minauderies, tout l'art maîtrisé d'un babil charmeur. Linda Darnell atteignait la perfection. C'était presque une question de génération. Il y avait, au-delà du style singulier d'une

actrice, la vision des femmes portée par le cinéma de ces années-là. Femmes fatales, qui vous emmènent où elles veulent, vers la lumière de leur amour comme dans les abysses noirs de la passion non partagée, de l'argent dilapidé, de la disgrâce et de la solitude. Il y avait donc des femmes à qui leurs amants obéissaient ! pense Elsa Platte. Qui sait-elle entraîner dans son sillage parfumé ? Personne, absolument personne ce soir, pense-t-elle avec amertume, ironie, et dans le même temps la peur en boule au creux du ventre. On a toujours des leçons à prendre.

Elsa Platte peut encore entendre la phrase, assourdie dans sa mémoire vive, comme si elle l'entendait sous l'eau, comme si elle s'était cachée sous l'eau lorsqu'il s'était mis à parler. Il ? C'était son mari qui disait : *Demain soir et les soirs suivants, prépare-toi à dormir seule. Je ne rentrerai pas. Je ne rentrerai pas dans une maison où ma femme est installée devant la télévision, voit le même film depuis trois mois, ne se lève pas pour me préparer à dîner, et se couche sans me regarder !* Non décidément, l'époux n'est ce soir ni dans le sillage parfumé, ni dans la maison, le lit ou les bras d'Elsa. Elle est seule. C'est la plus triste manière d'être tranquille. Elle peut regarder le film. Elle pense que la perte de l'objet aimé détruit toute la joie de la vie.